



Marc, Madeleine et Pierre

TROIS AMIS SUR LE CHEMIN
Madeleine, Marc et Pierre sur le Chemin de Compostelle

De Briançon à Arles
Mai – Juin 2016

"AU FIL DE LA DURANCE"

PREFACE

Ce livre est le troisième d'une série intitulée « Trois Amis sur le Chemin ». Il se divise en trois phases

- De Briançon à Arles, intitulé « Au fil de la Durance »
- De Arles à La Salvetat sur Agout
- De La Salvetat sur Agout à Toulouse

Avec le projet d'aller jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle, et Murcia en plusieurs étapes de trois semaines.

Loin d'être un énième guide, c'est un condensé d'observations, d'anecdotes et un encouragement à marcher, sac sur le dos, crédenciale en poche, bâton à la main.

Les éditions précédentes, en deux Tomes, relatent notre Chemin de Compostelle du Puy en Velay jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle et à Fisterra.

Trois Amis sur le Chemin Tome 1, décrit le périple du Puy en Velay à Saint-Jean-Pied-de Port en trois volets :

- Le Puy en Velay / Conques.
- Conques / Moissac.
- Moissac / Saint-Jean-Pied-de Port.

Trois Amis sur le Chemin Tome 2, amène le lecteur de Saint-Jean-Pied-de-Port à Sahagun puis à Saint Jacques de Compostelle, et à Fisterra.

Des contraintes liées à l'activité professionnelle de Marc n'ont pas permis d'accomplir ces pèlerinages en une seule fois, ce que nous espérons pouvoir faire dès qu'il sera à la retraite.

Chacun de nos pas a droit à une photo. Celle que nos yeux impriment dans notre tête et que le souvenir nous restituera lorsque nous ne pourrons plus marcher. Marc ne s'en contente pas, il photographie, encore et encore, alimentant ainsi les longues soirées d'hiver. Editer un album photos ? L'idée m'en est venue. Rapidement abandonnée. Nos photos généralistes sont les mêmes que celles trouvées sur internet. Les autres, plus personnelles, ne s'adressent qu'aux amis.

Madeleine, Marc et Pierre auraient pu commencer leur nouveau Chemin de Compostelle à Montgenèvre. L'intitulé du premier volet de Briançon à Arles, « Au fil de la Durance », aurait été d'autant plus justifié. La Durance, comme je l'ai appris récemment en m'y intéressant, prend sa source au Mont des Anges, plus exactement au Pré de Gondran sur le versant Est de ce sommet situé à Montgenèvre.

Des raisons pratiques de locomotion et de coût d'hébergement ont déterminé le choix du point de départ plutôt en faveur de Briançon.

J'ai aisément persuadé mes deux amis de l'intérêt de voyager dans des contrées proches de chez nous afin d'approfondir notre connaissance de ces lieux bien souvent traversés en voiture, sans jamais s'y arrêter, faute de temps. La préface du TopoGuides, « Sentier vers Saint-Jacques-de-Compostelle, Montgenèvre - Arles » a fini de les convaincre : « La Via Domitia, première voie romaine hors Italie, reliait celle-ci à l'Espagne, via Montgenèvre et Arles. Dix siècles plus tard, cet axe fut réactivé par les pèlerins allant vers le tombeau de Saint Jacques puis celui de Saint Pierre. Le chemin actuel fait traverser la Provence en égrenant un chapelet de merveilles. C'est le chaînon manquant entre la Via Tolosana

d'Arles à Compostelle et la Via Francigena vers Rome. Vous êtes ici, « jacquet » ou « romieu », immergé dans l'art et l'histoire ». Mes deux compagnons de route m'ont laissé, comme toujours, carte blanche pour mettre en place l'itinéraire et réserver les hébergements, en privilégiant ceux à moindre coût et à l'esprit pèlerin.

La préparation du voyage s'est vite avérée bien plus complexe que pour celle de la voie du Puy en Velay. Celle-ci, bien répertoriée, bien balisée, offre de nombreux gîtes, bien répartis, proposant choix, prix et qualité, pour toutes les bourses et philosophies de cheminement. Les commerces d'alimentation, de restauration, de débit de boissons ne font pas défaut. C'est un Chemin aisé et prévisible, étayé par des témoignages issus des expériences de pèlerins. Avant de le commencer, je savais déjà que j'allais vivre quelque chose d'exceptionnel, d'unique, d'enviable, et, sans penser faire une performance sportive, j'étais impatiente de tester mon endurance à la marche, à la vie en groupe, en dormant chaque soir dans un endroit différent. En amont, la création de la feuille de route, l'évaluation des distances journalières, les réservations, n'avaient posé aucun problème et en un mois, j'avais pu soumettre le résultat à mes deux amis.

Cette fois, ce fut différent. Et pour cause. Montgenèvre – Arles est un axe réactualisé il y a dix ans à peine. Il suit en tout point le GR653D, sentier de Grande Randonnée, grim pant très haut dans la montagne, offrant des paysages magnifiques et magiques, notamment des vues sur la Durance, mais plus adapté à une randonnée d'une journée. Il ne tient pas compte des besoins de pèlerins vers Compostelle s'apprêtant à faire des centaines de kilomètres avec un lourd sac à dos.

Construire sur le papier un parcours cohérent et applicable à trois personnes différentes, deux hommes et une femme, implique de poser l'équation entre capacité de marche de chacune, distance, dénivelé et hébergement.

Une vingtaine de kilomètres les deux premiers jours me semblait raisonnable, malgré notre habitude de randonner toute l'année. En augmentant progressivement le temps de marche, nous pouvions espérer atteindre les 30 kilomètres quotidiens. Encore fallait-il que je trouve des gîtes où passer la nuit et du ravitaillement pour les trois repas de la journée.

Munie de mon livre-guide GR bien connu des marcheurs et d'internet ,(Miam Miam Dodo n'existe pas pour ce trajet), je commençai ma prospection. Par mail ou par téléphone. Nous n'étions encore qu'en février. Dans la montagne, soit la saison de ski battait son plein et les hébergements affichaient complet, soit les gîtes n'étaient pas encore ouverts aux pèlerins. Aussi, mes premiers contacts furent infructueux. Je dois dire ici que mes critères de sélection étaient limités, tout comme mon budget. Par expérience, je connaissais le coût minimal de notre périple, et la dépense qualité / prix maximale raisonnable. J'ai très vite compris qu'il y avait peu d'accueils pèlerins, tels que presbytères, carmels. Ou Donativo, c'est à dire un lit et une collation pour une somme laissée à l'appréciation du marcheur. Formule de moins en moins usitée, peut-être même abandonnée. Un récent procès a signé la fermeture d'un gîte bien connu des pèlerins de la voie du Puy, bien apprécié de tous, sur plainte des maisons d'hôtes environnantes, jugeant la concurrence déloyale.

Restaient les chambres d'hôtes et heureusement, les gîtes communaux.

Dans ma liste d'hébergements potentiels, je n'ai retenu que ceux proposant une chambre pour trois personnes, ou en dortoir, avec ou sans demi-pension et petit déjeuner compris.

Pourquoi vouloir réserver, me direz-vous ? Où est l'esprit d'aventure, le piment que donne l'aléatoire ? La réponse : voyager à trois personnes restreint les possibilités de trouver où se loger sans être séparés. Pourquoi faire ce pèlerinage à trois ? Pourquoi ne pas le faire seule ? Lorsque je précise que je voyage avec mon mari, l'étonnement est à son comble et suscite quelques remarques telles que : marcher c'est être libre, cela permet de s'évader, d'oublier les contraintes, de laisser le quotidien loin derrière soi ! Autant de réflexions auxquelles Marc et moi répondons invariablement : nous faisons tout cela conjointement avec la chance de vivre ensemble toutes nos passions que nous partageons également avec notre ami Pierre.

VENDREDI 20 MAI 2016

AIX EN PROVENCE / BRIANÇON en train

C'est parti !

Aix en Provence / Briançon en train. C'est un axe sympathique, doté de beaux paysages, et notamment ceux que nous devons traverser à pied pour rejoindre Arles. Nous aimons le train, et dans ce cas particulier, il nous plonge directement dans notre voyage en laissant derrière nous tous soucis liés au gardiennage d'un véhicule durant trois semaines.

Un taxi nous mène de la maison jusqu'en gare d'Aix en Provence. Une grève des TER, trains régionaux, dure depuis plusieurs jours et risque de se prolonger. Toutes les lignes sont touchées, certaines remplacées par des bus. D'autres sont aléatoires. La nôtre sera-t-elle touchée ? Aucun affichage électronique. Tout à coup, la voix charmante de la SNCF annonce : « le train initialement prévu à 13 h 30, à destination de Briançon... » « Initialement », une fraction de seconde, nous sommes certains de rester sur le quai ! La voix poursuit : « entre en gare, vous êtes priés de vous écarter des voies ! ». Notre soulagement se voit et s'entend. Avec notre accoutrement et nos gros sacs, nous ne passons pas inaperçus auprès des autres voyageurs.

Il fait beau, le voyage devant durer quatre heures s'annonce agréable. Tous les sièges du compartiment sont occupés.

Contrairement aux TER tagués de la Région Paca, celui-ci, récent, est très propre, même à l'intérieur.

A notre gauche, assis face à face, se trouve un groupe de lycéens revenant dans leur village respectif, après une semaine passée en internat. Tous ont un livre, un cahier, ouverts devant eux, prêts à s'avancer dans leurs devoirs. Ils se connaissent et font le point sur leur avenir. Je ne me lasse pas de les entendre échafauder des plans d'étude, définir leur cursus, leur futur parcours. J'envie la vie qui s'ouvre devant eux et pour une fois, en les écoutant parler, je me dis que la jeunesse est belle et mérite d'être aidée.

Arrivée à Briançon à l'heure du goûter. Le traditionnel Café de la Gare nous sert des crêpes au sucre et du chocolat chaud "à la Française" dans un joli service à l'ancienne, héritage de la grand-mère de notre hôtesse. Quelle différence, s'il vous plaît, avec le chocolat "à l'Italienne" ? Ce dernier, moins liquide, se déguste à la petite cuillère, comme une crème. La proximité de l'Italie a, manifestement, à Briançon, une grande influence gastronomique, à en juger par la carte de restauration proposée ici.

L'occasion nous est donnée de tester nos sacs sur les épaules. L'Hôtel Mont Brison, où nous logerons cette nuit, est à un kilomètre de la gare. Ce sont de jeunes et nouveaux propriétaires qui nous accueillent, mais l'endroit est identique, tel que Marc et moi l'avions connu deux ans auparavant, lors d'une escapade dans la région pour randonner. Chambre à trois couchages, comme demandée, confort correct pour le prix, avec un petit balcon s'ouvrant sur la montagne encore enneigée baignée de soleil, c'est féérique.

D'emblée, les bonnes habitudes de fin d'étape reviennent. Pierre nous propose un test d'Histoire de France, de conjugaison et de grammaire, occupant nos neurones jusqu'à l'heure du dîner. L'hôtel ne fait pas restaurant, mais il nous est aisé de trouver, à deux pas, un snack en terrasse couverte chauffée avec ambiance musicale où règne la bonne humeur. Le serveur accepte de nous prendre en photo, immortalisant notre jour J.

De retour dans notre chambre, peu tentés par la télévision, nous terminons la soirée avec des jeux. Ce soir, la tête. Demain, ce seront les jambes qui seront en action.

SAMEDI 21 MAI 2016

BRIANÇON / LES VIGNEAUX
20 km

Un solide petit-déjeuner est pris à l'hôtel. Levés à 6 h 30, trop nerveux pour bien dormir. Après 1650 km de marche, et une bonne expérience, nous sommes encore dans le doute. Ce ne sont pas les randonnées effectuées dans l'année qui contrent la fatigue du port du sac à dos, toujours trop lourd. Je suis une femme et le mien pèse autant que celui de mes deux amis. Au fil du temps, j'ai essayé de l'alléger, avec des vêtements modernes adaptés, en n'emmenant que le strict nécessaire pour la toilette, en réduisant les contenants, mais en vain. Il fait toujours 12 kg avec deux litres d'eau, sac de couchage, sac à viande, sandales et les victuailles pour le repas de midi.

Pierre est dans l'incertitude. Soucieux de ne rien oublier, il vide et étale le contenu de son sac sur le lit, pour un inventaire de dernière minute et méthodiquement, replace tout à l'intérieur. Satisfait, il donne enfin le signal du départ. L'hôtelier nous attend à l'entrée de son établissement pour nous encourager, il est 8 h 30.

Nous tournons le dos à la vieille ville et la Citadelle Vauban que nous connaissons fort bien pour les avoir visitées plus d'une fois dans le passé. Direction **Villard Saint Pancrace** à 1,5 km par la départementale.

Un cycliste nous souhaite "Bon Camino", c'est de bon augure !

En bon fiston, Marc contacte sa maman afin de lui indiquer notre feuille de route pour la journée, et lui rappeler que dans la montagne, les communications mobiles ne sont pas bonnes. Elle ne devra pas s'inquiéter comme elle a coutume de le faire. Il la contactera le soir, à l'étape.

Nous sommes heureux d'être ensemble tous les trois, cela se sent, se voit, s'entend, tout comme à la gare. Personnellement, et d'avance pardon à ceux qui ne comprendraient pas, mais je ne suis jamais aussi heureuse que lorsque je marche. Plus qu'une envie, c'est devenu un besoin. Je sais d'avance que cette journée-ci ne ressemblera pas à celle de demain, de la suivante. Ce Chemin sera encore bien différent du précédent. C'est magique.

Posée cette affirmation, preuve m'en est donnée immédiatement : un bon kilomètre parcouru, une longue côte gravie, Marc pousse une exclamation qui n'a rien de joyeuse ! - « Mon téléphone ! J'ai perdu mon téléphone ! Sans doute a-t-il glissé de ma poche de chemise après l'avoir utilisé dernièrement pour ma mère ? ». Par acquit de conscience, il tapote ses autres poches, fouille son sac. Rien. - « Je retourne sur mes pas, attendez-moi là avec mon sac, s'il vous plaît ! ». Je n'ai pas le temps d'intervenir, il est déjà loin.

Ces derniers jours ont été très éprouvants pour Marc à divers titres et j'avais déjà noté des signes évidents de fatigue morale, atténuant quelques peu ses facultés de jugement. Aussi, sans hésiter, je plonge ma main dans la poche ventrale extérieure du sac à dos pour en retirer... un téléphone. Pierre, très inspiré, me dit : - « Téléphone vite à Marc pour qu'il cesse de chercher ! » Incrédule, je regarde mon ami et à son grand sérieux, je comprends que ce n'est pas une boutade ! Me voyant partir d'un franc éclat de rire, il réalise enfin l'incongruité de ce qu'il vient de dire ! Ce qui nous vaut une belle hilarité !

Remis de ses émotions, Pierre part au devant de Marc pour lui faire part de la bonne nouvelle. Ce dernier, contre toute logique, puisque nous étions déjà en route quand il a appelé sa mère, était retourné jusqu'à l'intérieur de l'hôtel. Il m'a bien semblé long le moment de les voir enfin réapparaître.

Nous pouvons repartir, cernés par les hautes montagnes bien enneigées que contrastent les prairies tachetées de jaune, preuve que le printemps est bien là. Au loin, abrités des sommets blancs, de nombreux villages aux toits gris dont celui de **Saint Blaise**.

Villard Saint Pancrace est un ancien village minier. Les habitants étaient à la fois paysans et mineurs, car les mines n'étaient exploitables que l'hiver. De vieilles masures aux toits de bois et aux voûtes profondes et une église au clocher carré côtoient les demeures plus récentes.

Quelle chance d'y trouver une boulangerie. Il ne manquait que le pain pour notre déjeuner. Le saucisson sec, la salade complète en boîte, le fromage et les fruits avaient été prévus depuis la veille.

Allons nous cheminer longtemps sur la route ? Le but est de rejoindre la **Durance** en contrebas pour la longer. Un sentier nous y mène, coupant à travers les pâturages fleuris de primevères, sous l'œil interrogateur des vaches marron bien dodues aux lourds pis. Qu'il est charmant ce sous-bois traversé de gros ruisseaux courant vers la grosse rivière maintenant toute proche. Il est 10 h lorsque nous rencontrons les eaux tumultueuses et claires de la **Durance**, si vive à cet endroit. Nous la franchissons grâce à un joli pont de bois enjambant aussi la voie ferrée, que nous quittons pour monter vers **Prellès** en traversant la N94 pour rejoindre la D336 en direction de **Sachas**

A ce moment, nous cédon's le passage à un superbe camion décoré. Marc s'exclame : - « C'est un des camions vus à la parade sur le Circuit Paul Ricard du Castellet le dimanche précédent au cours d'un meeting où nous étions présents ! . Estampillé "France Routes",

il est bien reconnaissable, une véritable œuvre d'art mobile. Nous faisons de grands signes au chauffeur qui actionne son klaxon amicalement avant de se garer quelques mètres plus loin, sur le parking d'une entreprise de transport routier où, contre toute attente, nous avons la joie de revoir d'autres camions ayant participé à la manifestation du Circuit Paul Ricard.

Le Hameau de Prelles fait partie de la commune de **Saint-Martin-de-Queyrières**. C'est un passage obligé du Chemin de Compostelle sur les traces des pèlerins du Moyen-Age et un lieu très typique des Hautes Alpes d'où se dégagent paix et sérénité. La semaine, ce doit être un village dortoir, mais ce matin, une grande frénésie règne dans les chaumières : fenêtres grandes ouvertes pour laisser entrer le généreux soleil de printemps et aérer les literies, linge séchant sur les fils dans le jardin, bricolage, réparation des dégâts de l'hiver. La population semble très jeune et nous rencontrons beaucoup d'enfants, notamment ces trois là marchant dans la rue en papotant et virevoltant autour de leur papa. Une image de bonheur simple. Nous nous posons quelques minutes près de l'église pour manger des fruits secs et boire.

A la sortie du village, deux petits abris, sans porte, avec hublot ou fenêtre, laissent voir un banc rudimentaire. Modernes, stylés, mais en bois clair ne dérangeant pas le paysage féerique, ils sont implantés au milieu d'un pré. Non pas à disposition du pèlerin comme on pourrait l'espérer, mais plutôt comme une vitrine d'un art local. Mieux qu'une pancarte, indiquant une activité, ils sont le témoin d'une petite entreprise locale qui ne dit pas son nom.

En écrivant ces lignes, je me rends compte, et j'en fais là mon mea-culpa, qu'il m'est difficile d'amener des renseignements là où moi-même je n'ai pas d'éléments de réponse. Je ne peux que voir, regarder, supputer et me renseigner plus tard, de retour à la maison, ou encourager le lecteur à le faire. De même lorsque je décris un

village, je ne peux en dire que ce que j'en vois. C'est à dire le plus souvent en passant sur la route, ou à l'arrière, par les petits sentiers, et je n'ai jamais la mesure de l'endroit à sa juste valeur. Je qualifie souvent de "petit" ce qui est en réalité très étendu et industrialisé.

10 h 30. Il fait déjà très chaud. La luminosité est à son maximum pour nos yeux peu habitués à la réverbération du soleil sur la neige. Casquettes et lunettes s'imposent. Le pont, sur le torrent Gros Riou le bien nommé, franchit des eaux grondantes et sujettes à des crues domptées par un ouvrage adapté.

Notre but est d'atteindre Bouchier avant midi, situé à 1491 m d'altitude, dans 3 km confirmés par des grimpeurs en rappel nous dépassant d'un pas alerte. Jusqu'ici, nous étions en promenade. A partir de maintenant, les choses sérieuses commencent. Un regard en arrière vers Briançon et l'Argentière au loin et nous nous engageons dans la montée en lacets par une sente étroite.

Rapidement, je suis en difficulté. Le souffle va bien, je fais chaque semaine des séances de "cardio" avec mon groupe de gym. Mais j'ai pris quelques kilos cet hiver et ajoutés à ceux du sac très lourd, je souffre. J'ai à ce moment là en mémoire le spot contre l'obésité où l'on voit les dix kilos en trop de la personne, matérialisés par dix bouteilles d'eau accrochées autour de son corps, et qu'elle a forcément du mal à porter.

Pierre part en éclaireur afin de nous trouver un coin pique-nique sympathique avec vue sur la **Durance**. J'incite Marc à le rejoindre, j'ai besoin d'être seule pour monter à mon rythme et sans témoin de ma faiblesse. Il obtempère de très mauvais cœur !

Enfin libre de respirer bruyamment, je fais une dizaine de mètres, je m'arrête. Armée d'une nouvelle bouffée de courage, je repars pour quelques pas, tout en me donnant des défis : au moins aller jusqu'au bosquet là-bas ! Un coucou chante, c'est la deuxième fois depuis Briançon. Il m'encourage, c'est sûr !

Pour bien comprendre cette dernière remarque, je dois vous livrer ici ce qui me lie à cet oiseau des montagnes. "Coucou " est le surnom donné aux hommes de ma famille depuis plusieurs générations et mon papa en a bien sûr hérité de son père, moi-même étant "la fille du Coucou". Il en est souvent ainsi dans les petits villages anciens, où l'on donne aux habitants des petits noms qui les caractérisent. Je me souviens, lorsque je remontais de l'école à pied, d'un petit farceur qui, à mon passage devant chez lui, activait son Coucou Suisse, cette horloge en forme de chalet en bois habité d'un oiseau dont le cri donne l'heure. Aussi, chaque fois que j'entends cet oiseau, je ne peux que penser à mon père. Ma mère, plus pragmatique, aime aussi attribuer au coucou ce bienfait selon cette légende : si l'on touche de la main l'argent oublié dans sa poche quand chante le coucou, on n'en manquera pas de toute l'année !

Hélas, la supplique à mon père afin qu'il m'aide depuis l'au-delà ne sert à rien cette fois. Je fais un malaise. Je me couche au sol avant de tomber, la vue brouillée, la tête qui tourne, je connais bien cet état. C'est celui des débuts de randonnées, la perte du rythme, la chaleur, mais aussi un changement dans mon traitement médicamenteux contre la prise de poids due à l'âge que j'ai volontairement laissé à la maison, désireuse d'épurer mon corps autant que mon âme durant ces quelques semaines à venir.

Je mange une demi-pomme en respirant calmement. Je ne peux pas renoncer si vite, ce n'est pas envisageable. Dans un regain d'énergie, je mets mon sac sur les épaules et recommence à gravir le sentier. Pierre, inquiet de ne pas me voir arriver au sommet, vient à ma rencontre. Marc l'a prévenu : elle est têtue, elle ne te laissera pas porter son sac ! C'est son challenge et elle s'y tiendra ! C'est effectivement ainsi que les choses se passent. Je veux bien que Pierre prenne mon bâton, devenu encombrant. Je l'invite à repartir prévenir Marc que je vais mieux et qu'ils peuvent installer notre couverture pique-nique, la même depuis toujours, je serai là à temps pour déjeuner. Mais Marc me connaît bien et sait comment m'aider :

Il vient me rejoindre et m'encourage : - « Encore 30 mètres à faire, et tu seras au paradis, tellement c'est magnifique là-haut ! ».

Grandiose paysage, entre montagnes et vallées, avec vue sur Martin de Queyrières en bas, et Bouchier, encore plus bas, nous devons y passer. La chapelle Saint-Hyppolyte, visible depuis Briançon, semble toute proche maintenant. Je m'étais enquis auprès de mes amis : - « Nous n'allons pas si haut, j'espère ? ». De bonne foi, ils m'avaient répondu par la négative. Maintenant, elle était là, à notre hauteur, juchée sur son promontoire rocheux.

Notre premier déjeuner ensemble au grand air et en toute liberté est toujours un moment délicieux. Que demander de plus ? Oubliés les efforts, l'instant présent suffit.

Il nous faut une bonne dose de volonté pour remettre chaussettes et chaussures débarrassées de l'humidité de la transpiration, replacer le sac sur nos épaules et faire en hésitant les premiers pas sur le chemin. Les muscles se sont reposés, mais aussi refroidis, quelques minutes sont nécessaires pour reprendre la cadence. Les garçons veulent faire un aller et retour à la chapelle. Je décline leur invitation ! Je pars seule vers **Bouchier**, ils me rejoindront plus tard. - « C'est ici l'Eden ? ». La question me vient aux lèvres et j'ai l'intention de la poser à la jeune femme que j'aperçois en entrant dans le village. Les mots restent figés dans ma gorge lorsque je la croise quelques mètres plus loin. Je la salue d'un "bonjour" franc et souriant. Impassible et renfrognée, sans un regard, elle poursuit sa route en me laissant perplexe sur une telle attitude. Peut-être a-t-elle des soucis personnels, ce qui la rend peu encline à communiquer. Mes amis me rejoignent déjà, la chapelle est inaccessible depuis là où nous étions installés pour le repas. Je leur raconte ma déconvenue, et ils me décrivent la même scène avec une autre femme deux minutes avant. A méditer sans médire ! Un couple de joueurs de pétanque, dont la voiture est garée à proximité, donc

n'habitant pas là, est plus accueillant. Il s'informe sur notre marche, notre itinéraire et à l'énoncé de notre étape, il nous donne quelques renseignements pour rejoindre Les Vigneaux : monter jusqu'à l'antenne relais, la contourner puis suivre le sentier, d'abord en légère montée, puis en balcon au dessus de ravins profonds sans quitter la *Durance* des yeux, pour se plonger dans une descente permanente et difficile.

Pierre, comme souvent, part sans attendre la fin de la conversation. Lorsque Marc et moi arrivons à l'antenne de communications, et que plusieurs choix de sentiers se présentent, nous espérons que notre ami a pris le bon. Nous marchons d'un bon pas pour le rattraper, en vain. Une bonne demi-heure plus tard, Marc se décide à l'appeler par téléphone pour se situer. Pierre s'étonne, il n'a pas vu ce que nous décrivons. Forcément, il n'y est pas encore arrivé. Dubitatifs, nous avons du mal à comprendre, mais tout s'éclaire quand Pierre nous explique que, pris dans une conversation animée avec deux Italiennes trouvées en chemin, tandis qu'elles montaient faire une "via ferrata" au col de l'Aiguille, il les a suivies jusqu'au sommet, persuadé d'être sur le GR. A grand peine, admet-il, car elles étaient bien jeunes, vêtues légèrement et sans sacs à dos. Je comprends qu'à ce moment là, il ait douté, avec raison, de mes capacités à gravir cette portion de montagne avec un très fort dénivelé, faite essentiellement de caillasse instable sous les pieds. Lorsqu'il s'est aperçu de sa méprise, il a rebroussé chemin. Nous décidons de l'attendre.

La descente que nous entreprenons à trois maintenant, ne nous fait pas de cadeaux. A bien des endroits, ce sont des ravins de cailloux plongeant jusqu'au fond de la vallée. Lorsque l'une des pierres dévale, c'est une chute que rien n'arrête. Je n'ose imaginer faire là un faux pas. Heureusement, lorsque mon pied dérape, entraîné par la pierraille, je me retrouve à terre sans bobos, il n'y avait pas de risque à cet endroit bordé de pins. Un moment d'inattention de ma

part, mon œil avait été attiré, en contre-bas, par une yourte géante dotée d'une grosse cheminée centrale. Pierre venait de me dire, alors qu'il fermait la marche : - « Si je tombe, je vous entraîne tous les trois ! ».

Les Vigneaux. Son nom vient de vignes, c'est sûr, mais je n'en vois aucune à l'horizon. Je ne vois pas non plus la pancarte portant ce nom, mais notre gîte "Les Carlines" est là en bout du sentier. L'accueil est simple et chaleureux dans cette coquette maison blanche à étage. Des tables, des chaises longues en terrasse invitent à se désaltérer avant même de nous installer dans la chambre. Celle-ci est claire aux murs blancs et aux poutres de bois clair, tout comme le mobilier qui se compose d'un lit matrimonial, d'un lit superposé et d'une armoire. La literie est toute blanche, immaculée. Douche prise, nous retournons à l'extérieur, d'autres personnes nous rejoignent. Une petite jeune fille, voisine du gîte, vient nous saluer. Elle nous présente ses deux lapins tenus en laisse et sa chienne, plus très jeune, tellement adorable. Tout ce petit monde s'entend à merveille et les anecdotes les concernant, fusent. Cette gentille récréation nous mène jusqu'à l'heure du dîner pris sur place, nous sommes en demi-pension. C'est une formule souvent plus économique et les hôtes sont généralement d'une grande générosité pour faire découvrir les produits locaux ou faits maison. Cela permet aussi d'être dans la convivialité. Ce soir, nous partageons la grande table en forme de haricot, pratique pour le service, avec d'autres marcheuses, toutes du Rove, venues randonner dans le coin pour le week-end. L'autre tablée est composée d'une famille de trois kayakistes. Au menu, raclette et bon vin, au goût de tous. Les conversations se portent essentiellement sur les activités sportives et les voyages, beaucoup de dépaysements pour nous car ce groupe n'hésite pas à aller au bout du monde pour marcher.